Contribution à l'histoire des pratiques de « prononciation » fondées sur les écritures ordinaires

Henri Besse

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfiles/3693>

DOI : 10.4000/dhfiles.3693

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 117-138

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Henri Besse, « Contribution à l'histoire des pratiques de « prononciation » fondées sur les écritures ordinaires », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 50 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 27 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfiles/3693> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfiles.3693>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mars 2023.

Tous droits réservés

Contribution à l'histoire des pratiques de « prononciation » fondées sur les écritures ordinaires

Henri Besse

- 1 Il s'agit de revenir sur le bilan (Besse 2012b) de vingt-cinq ans de travaux portant sur l'histoire de l'enseignement du français langue étrangère ou seconde (L2) menés sous l'égide de la SIHFLES, en le questionnant du point de vue de la didactique *des* langues. Ce qui frappe dans ce bilan, c'est que les colloques (et les journées d'étude) patronnés par cette association se sont tenus, à deux exceptions près¹, dans l'ouest de l'Europe ; que les langues concernées (tant la L2 enseignée que les langues à partir desquelles elle est apprise, les L1 des élèves) relèvent, à quelques articles près, de cette même partie de l'Europe. Et que si les chercheurs de la SIHFLES sont parvenus à dépasser une certaine histoire immédiate et fragmentaire dénoncée par André Reboullet en 1987, s'ils ont bien exploré ce qu'a pu être l'enseignement / apprentissage du français L2 du XVII^e à la fin du XX^e siècles, ils n'en ont guère exploré l'amont et n'ont que rarement inscrit leurs investigations dans la diversité des langues et des systèmes d'écritures.
- 2 La SIHFLES a organisé un colloque sur ce qu'on appelle, mais depuis le XIX^e siècle seulement, la « phonétique », celui de Linköping/Vadstena en 1996 (dont les actes sont parus dans *Documents* n° 19, juin 1997²). S'il y a des guillemets, dans notre titre, à *prononciation*, c'est que ce terme n'y est pas entendu au sens qu'il a de nos jours en didactique des langues, où la prononciation est liée à la seule oralité des langues et est donc dissociable de leur lecture-écriture. La « prononciation » dont il va être question ici n'en est pas dissociée, en ce qu'elle est tributaire de ces lettres, de ces *grammata* dont la *grammatikê* des Grecs anciens fut d'abord la science. Et jusqu'au XVIII^e siècle, elle a relevé de cette science et donc des *grammairiens*, du moins tant qu'ils ne cherchaient pas à se distinguer des *grammatistes*, ceux qui initiaient les élèves à lire et écrire les lettres. Elle engage des données rudimentaires (au sens propre du terme) qui sont trop évidentes pour être naturelles, et qu'il convient donc de questionner³.

- 3 Après avoir rappelé en quoi ont pu consister ces pratiques de « prononciation » dans trois manuels (deux du début du XVI^e siècle, un de la fin du XVIII^e siècle) de français L2 destinés à des élèves accoutumés déjà à l'alphabet latin (par la lecture-écriture de leur L1 et/ou du latin), nous les examinerons dans des manuels où la L2 enseignée relève d'un autre système d'écriture que cet alphabet, et nous finirons par une brève interrogation – leur analyse méthodique exigerait de plus vastes développements – sur les ambiguïtés de ce qui est, parfois trop commodément, qualifié de « prononciation figurée ».

1. Quand les deux langues (L2 et L1) usent du même alphabet latin

- 4 Nombre de manuels de L2 anciens comportent une « première partie » relative à cette « prononciation » tributaire des lettres, et donc des systèmes d'écriture ordinairement utilisés, tant pour la L2 enseignée que pour les L1 à partir desquelles elle est apprise. Trois exemples bien connus des spécialistes mais rappelés ici du point de vue de cette « prononciation ».

1.1. « The diversyte of pronounciation, that is between us and them » chez Palsgrave

- 5 Le manuel de Jean Palsgrave (très brièvement cité, d'après Thurot, par Nadia Minerva D. 19 : 58) est paru à Londres et à Paris en 1530, sans connaître une large diffusion. Nous le citerons dans sa première réédition en France, celle de F. Génin en 1852⁴. L'introduction de *Lesclarcissement de la langue françoise par maistre Jehan Palsgrave Angloys natyf de Londres et gradue de Paris* (1852 : XV) débute ainsi :

The diffyculte of the frenche tong, whiche maketh it so harde to be lerned by them of our nation, resteth chiefely in thre thynges: in the diversyte of pronounciation, that is betwene us and them: in theyr analogie and maner of congruite [...]: and thyrdly in theyr propertes of spekyng [...].

- 6 Trois difficultés traitées successivement dans les trois « livres » de ce manuel, qui est manifestement destiné aux maîtres plus qu'aux élèves (seuls les exemples y sont en français L2).
- 7 Le « fyrst boke » vise à dire comment un Anglais doit (et peut) oraliser en français L2 les mêmes lettres qu'il sait déjà oraliser en anglais L1. Mais Palsgrave s'y réfère aussi au latin ou à l'italien, langues supposées donc plus ou moins familières à ses lecteurs. Ainsi écrit-il à propos des « vowelles » du français : (*ibid.* : XVII) :

[...] as for theyr vowell I is no diffyculty nor difference from the Italien sounde, savyng that so often as these thre letters Ill or Ign come before any of the fyrst thre vowels A, E or O, they sounde an I brefely and confusely betwene the last consonant and the vowell folowyng [...]

- 8 Certains des sous-titres de ce « premier livre » explicitent parfaitement ce qui est visé (*ibid.* : XLV) : « In what wordes this vowell I shalbe sounded where he his nat written » ; « In what wordes this vowell U is written in, where he is lefte unsounded » ; « How ch, ph and th be sounded in the frenche tong ».

- 9 Et quand, pour une même lettre ou groupes de lettres (qu'on dit alors « diphtongues »), la prononciation diffère en L1 et en L2, Palsgrave donne des explications plus articulatoires qu'auditives. Ainsi pour ce qu'on appellera, à partir du XVIII^e siècle, les nasales (*ibid.* : XV) :

To be armonius in theyr speking, they [les Français] use one thyng which no other nation dothe, but onely they, that is to say, they make a maner of modulation inwardly, for they forme certayne of theyr vowelles in theyr brest, and suffre nat the sounde of them to passe out by the mouthe, but to assende from the brest straight up to the palate of the mouth, and so by reflection yssueth the sounde of them by the nose.

- 10 Inutile de multiplier les citations et de rappeler les analyses faites par les historiens de la grammaire ou de la linguistique depuis le XIX^e siècle (cf. Thurot [1881] 1966). Bornons-nous à noter que nombre de ces analyses font comme si les observations articulatoires ou auditives développées par Palsgrave n'étaient pas d'abord destinées à expliquer à des lecteurs accoutumés à oraliser « à l'anglaise » les lettres de l'alphabet latin, comment ils pouvaient et devaient les oraliser « à la française ». Palsgrave est ainsi un des premiers à user dans l'écriture du français de l'accent aigu, afin d'aider ses lecteurs à lire différemment *aveugle* et *aveuglé*. Il y a là une préoccupation didactique, un effet de son patient travail de grammaticien, qui est parfois négligée par certains phonologues qui font de Palsgrave un précurseur de sciences (dont la leur) dont il ne pouvait avoir idée.

1.2. Comment apprendre « to rede, to pronounce and to speke French trewly » chez du Guez

- 11 Giles du Guez, nommé Duwes en anglais, a moins intéressé les historiens de la grammaire ou de la linguistique. Il n'était pas « natyf de Londres » mais de Normandie, et parlait nativement au moins une variété de la langue française. Entré au service d'Henri VII en tant que musicien avant de devenir « schoolmaster for the French tongue » de ses enfants et petits-enfants, il publia, peu avant sa mort, *An Introductory for to lerne to rede, to pronounce, and to speke French trewly*, dédié à Mary of England, fille de Henri VIII. Titre qui fait manifestement écho aux derniers mots du manuel de Palsgrave destiné « for all suche as intende to lerne to speke trewe frenche » (1852 : 889) – à cette différence près que du Guez glisse entre *to lerne* et *to speke*, ces deux verbes : *to rede, to pronounce*. On notera que, pas plus chez du Guez que chez Palsgrave, il n'est question, dans leurs titres ou sous-titres, de *to write French trewly*. La raison en est simplement, peut-être, que leurs élèves (princes et princesses) avaient à leur disposition des secrétaires à même d'écrire, pour eux, en français. Lire correctement à haute voix des textes écrits en français L2 n'était qu'une façon d'accéder à un certain parler dans cette langue.
- 12 Dans son court *Prologue* (*ibid.* : 894-897) bilingue (le français L2, en plus gros caractères, y est traduit mot à mot au-dessus, en plus petits caractères, en anglais L1), du Guez considère « que cest aultre chose densegnér et daprendre [le français] par les principes et règles faictz par diuers expertz aucteurs » (Palsgrave n'est pas cité mais est clairement visé), et d'enseigner à le lire et le prononcer à des débutants, « de première abordée ». Et il ajoute que lui-même, « a qui la dicte langue est maternelle ou naturelle » et qui l'a enseignée à « plusieurs grandz princes et princesses », n'a « toutes-uois peu trouver règles infalibles, pour ce quil nest possible de telles les

trouver, cest a dire, telles que puissent servir infalliblement, comme font les règles composées pour apprendre Latin, Grec et Hebrieu et aultres telz langages ».

- 13 D'où un manuel que du Guez a voulu « le plus brief que possible » (120 pages⁵ pour près de 900 chez Palsgrave), et qui est destiné aux élèves autant qu'aux maîtres. Il est divisé « in two bokes » : le premier en deux parties, l'une relative à « seven rules for to rede and to pronounce Frenche trewly » (*ibid.* : 899-901), et l'autre à la morphologie (*ibid.* : 921-1016) ; le second (*ibid.* : 1018-1051) comprenant des « lettres missyves in prose and in ryme » et « diuerses communications by way of dialogues ». Rien de tel chez Palsgrave, dont la troisième partie est une sorte de glossaire ou de dictionnaire bilingue.
- 14 On a parfois interprété l'opposition entre ces deux « schoolmasters for the Frenche tongue » de la maison Tudor comme paradigmatique de ce qui peut opposer un enseignant natif de la langue qu'il enseigne en tant que L2 à un enseignant non natif de cette L2. C'est oublier que du Guez n'était pas un « simple natif », celui qui ne parle pas la langue de ses élèves et qui parle la sienne sans trop recourir aux règles des grammairiens⁶. Il était plus ou moins bilingue (français-anglais), et avait sans doute quelque connaissance des trois langues auxquelles il prête des règles « infallibles », parce qu'il était sans doute conscient que nul natif n'était plus à même d'en contester l'infaillibilité.
- 15 Pour s'en tenir à ses règles de « prononciation », il se borne à sept contre une cinquantaine chez Palsgrave, règles formulées en termes moins articulatoires qu'auditifs (n'oublions pas que du Guez fut d'abord un musicien), telle sa première (*ibid.* : 899) :

Ya shal pronounce your *a*, as wyde open mouthed as ye can ; your *e*, as ye do in latyn, almost as brode as ye pronounce your *a* in englysshe ; your *i*, as sharpe as can be ; o, as ye do in englyssh ; and *u* after the Skottes, as in this word *gud*.
- 16 Il s'y avère aussi plus attentif aux pauses et aux liaisons que ne l'est Palsgrave, ainsi qu'à la variété des prononciations, tant en anglais qu'en français : la lettre *u* se prononce « after the Skottes », les Picards disent « *tas* for *tu as* », et le latin est dit prononcé « after the Italians manner ».
- 17 Anna Mandich (*D.* 19 : 29) retrouve cette diversité dans de nombreux manuels italiens de français L2 des XVII^e-XVIII^e siècles : on s'y réfère au florentin pour oraliser la lettre *h* dite « aspirée » ; au toscan ou au romain pour le son [u] ; au lombard ou au milanais pour le son [y] ; etc. Mais Richard Wakely (*D.* 19 : 90) regrette qu'on n'ait pas fait de même pour enseigner aux anglophones à oraliser en français la lettre *r*, sa prononciation « à l'écossaise » étant proche du son français : « Pour ce qui est de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècles, la situation est décevante. Aucun auteur de manuels ne paraît attacher la moindre importance à l'existence d'un /r/ écossais, de quelque nature qu'il fût ». Pour la raison, peut-être, que les privilégiés d'Écosse qui étaient à même d'apprendre le français, les deux couronnes s'étant unies en 1603, ne tenaient pas à parler l'anglais « à l'écossaise ».

1.3. « De la prononciacion » chez Chantreau

- 18 Sautons deux siècles et demi, et citons un troisième exemple⁷, celui de l'*Arte de hablar bien francés ó Gramática completa* de Pierre Nicolas Chantreau [1781] (1812⁸), parce que

son traité de « pronunciacion » nous paraît apporter certaines nouveautés par rapport à ceux de Palsgrave et du Guez.

- 19 Chantreau traite de la prononciation du français L2 en partant du constat que « el alfabeto es el mismo en embas lenguas, excepto que el español tiene la *ll*, y *ñ* mas quel francés » (*Gramática* : 1), et en avertissant ainsi ses lecteurs (*ibid.* : 4) :

En los exemplos que darémos de la pronunciacion en esta primera parte, se pondrá para la mayor inteligenca del discipulo. 1. la voz francesa como se escribe. 2. su significacion en español. 3. como debe pronunciarse imitando los sonidos españoles ; y como en estos no se encuentran los *u* francesa, de la vocal *eu* y de la *n nasal*, me valgo de los signos siguientes para advertir sin equivocacion dichos sonidos [...]

- 20 Suivent trois signes diacritiques destinés à avertir les utilisateurs de son manuel que (mais dans sa seule partie « Pronunciacion ») tel *u* surmonté d'un petit *x* se prononce « à la française », qu'un tiret au-dessus des deux lettres *eu* signale qu'elles ne sont pas « diphtonguées » comme en castillan, et qu'un petit triangle au-dessus de certains *n* signifie qu'ils doivent être « nasalisés ». Ainsi qu'un renvoi à la page 12 : « Diptongos nasales son los simples, y los compuestos unidos á la *m*, ó *n*, hay ocho : *ian*, *ient*, *ion*, *oin*, *uin*, *ouan*, *ouen* ». Sont précisées ensuite les règles à suivre pour « deletrear⁹ en frances para conseguir una buena pronunciacion » (*ibid.* : 2). Deux exemples.
- 21 Pour la lettre *é*, « con el acento agudo », laquelle sonne « como la *e* castellana en la voz *amé* » (*ibid.* : 5) :

VOCES FRANCESAS.		IMITACION ESPAÑOLA.
<i>Porté.</i>	<i>llevado.</i>	P. ¹⁰ <i>Porté.</i>
<i>Monté.</i>	<i>subido.</i>	<i>Monté.</i>

- 22 Ce qui peut questionner un non-hispanophone en ce que ces deux « voces francesas » sont graphiquement identiques à leur « imitacion española ». (Yo) *porté* (du verbe *portar*), (yo) *monté* (v. *montar*), tout comme (yo) *amé* (v. *amar*), sont des formes du castillan (première personne du *pretérito perfecto simple*), mais ces strictes équivalents graphiques espagnols des deux participes passés français n'ont pas le sens de *llevado* (traduction du *porté* français) et de *subido* (traduction du *monté* français). Ils ne sont donnés que pour leur équivalence de sonorité, pour leur seule valeur phonique. Il s'agit donc non d'une translittération mais d'une transcription « à l'espagnole » de la manière dont on doit prononcer les deux mots français. Figuration des sons de la L2 au moyen de la seule valeur phonique des lettres communes aux deux langues, qui n'est pas aussi systématiquement exploitée par Palsgrave ou du Guez. Le son auquel renvoie la lettre *y* est supposé échapper à la détermination des deux langues. Il est d'une part abstrait des mots à même de lui associer un sens (ou non), et d'autre part posé comme plus général (translinguistique) que particulier (propre à une langue), deux abstractions qui seront au fondement de la phonétique. Mais le procédé grapho-phonique tel qu'utilisé par Chantreau dispense les élèves d'apprendre un alphabet spécialisé (autre que celui qu'ils savent déjà), et il connaîtra un grand succès jusqu'à nos jours (qu'on pense aux manuels « Assimil »).

- 23 Quand le son n'est manifestement pas commun aux deux langues, au moins dans certaines de ses positions, Chantreau procède autrement. Ainsi pour la lettre *g* dont il est dit (*ibid.* : 16) qu'elle sonne « como en castillano antes de *a, o, u*, », mais « como *j* francesa antes de *e, i* ». D'où cette exemplification où ni *jeni* ni *jibié* ne sont des formes du castillan :

Genie.	genio.	P.	jeni.
Gibier.	caza.		jibié.

- 24 La lettre *j* sert à transcrire en castillan une fricative gutturale sourde (la *jota*) qui n'existe pas en français. D'où l'impossibilité de s'appuyer sur les habitudes d'oralisation des lettres de la L1 pour oraliser correctement les mots français *génie* ou *gibier* : « Nada hay que explicar sobre la pronunciacion de esta letra ; cuyo sonido solo se puede percibir por la voz viva de algun Frances » (*ibid.* : 17). Ne pouvant donc avoir recours au procédé grapho-phonique précédent, Chantreau s'en remet à la « vive voix » d'un natif.
- 25 Plusieurs intervenants au colloque de Linköping soulignent combien ce recours à « la vive voix » du maître ou d'un natif est présent dans de nombreux manuels des XVII^e et XVIII^e siècles, dont Fischer qui voit en Chantreau « un spécialiste du renvoi au Maître » (*D.* 19 : 45). Il est manifeste qu'on prend conscience, à l'époque classique, des limites d'un enseignement de la « prononciation » fondé sur des règles contrastant l'oralisation du même alphabet en deux (ou plus de deux) langues. Prise de conscience qui est corrélative (*cf.* entre autres, Auroux 1992 et Fournier 2006) au fait que les grammairiens, entre autres français, ont progressé dans leurs descriptions « phonétiques » (le terme ne s'impose qu'au XIX^e siècle). Chantreau se réfère à nombre d'entre eux (de Port-Royal à Wailly, en passant par Restaut ou Buffier) au début de son traité sur la « prononciation » de cette langue (*op. cit.* : 2, note a), mais il ne semble pas avoir beaucoup profité de leurs progrès. C'est que, pour lui comme pour Palsgrave ou du Guez, les sons restent fondamentalement liés aux lettres par lesquelles ils sont ordinairement graphiés, tant en L1 qu'en L2, la « langue parlée » n'étant pas pour eux nettement dissociée de la « langue écrite ». Ce que font pourtant au XVIII^e siècle nombre d'auteurs, dont nous ne rappellerons ici que deux.
- 26 Gilles (ou Gile) Vaudelin propose en 1692 une « Nouvelle maniere d'ecrire comme on parle en France », qu'il applique en 1713 à ses « Instruction cretiennes, mises en orthographe naturelle pour faciliter au peuple la lecture de la siense du salut » (Cohen 1946). Vaudelin ne fait que reprendre ce que préconisait Louis Meigret dans ce qui est la première grammaire du français pour des lecteurs parlant au moins une variété de français : *Le Tretté de la grammere françoee* [1550]. Mais alors que Meigret inscrit son projet de réforme de « l'escriture françoise » dans l'antique tradition grammaticale, Vaudelin l'inscrit dans la continuation du projet chrétien qui veut que la parole de Dieu soit accessible à tous (*cf.* note 11), à ceux qui ne lisent ni le latin ni le grec et que l'orthographe ordinaire française déroutent. Ni l'un ni l'autre n'ont été repris, à notre connaissance, dans les manuels de français L2.
- 27 Dans les années mêmes où Chantreau publie son manuel, un certain Abbé de *** [Jean-Baptiste de Montmignon], dans son *Système de Prononciation figurée applicable à toutes les langues*, Et exécuté sur les Langues Françoise & Angloise, est nettement plus conscient

que Chantreau de la distinction « langue parlée vs. langue écrite ». Dès sa première page, il pose comme une évidence l'existence d'une « espèce de divorce entre la Langue parlée & la Langue écrite » (1785 : 1), sans être toutefois partisan (il ne cite pas Vaudelin mais Voltaire) de « cette doctrine erronée qu'il faut écrire comme on parle » (*ibid.* : 9) :

Réduisez les fonctions de l'orthographe, à ne peindre autre chose que la valeur des sons, vous serez forcé d'écrire de la même manière les mots suivans : *peint*, *pictum* ; *peints*, *picta* ; *pain*, *panis* ; *pin*, *pinus* ; *auroit* & *auroient*. Comment distinguer alors les différences de significations, de nombre & de tems ? Tout est brouillé, confondu.

- 28 Et Montmignon est si conscient de la différence, tant en français qu'en anglais, entre parler et écrit, qu'il invente, à propos des deux lettres *oi*, l'expression de « diphtongue oculaire » (*ibid.*), ce qui est une jolie façon de désambiguïser le terme.

2. Quand les deux langues (L2 et L1) relèvent d'alphabets ou de systèmes d'écriture différents

- 29 On sait que deux des trois langues « savantes » – celles dont du Guez estimait qu'elles disposaient de règles « infaillibles » – usent de lettres relevant d'alphabets différents de celui du latin. Et l'on sait aussi que, hors d'Europe, nombre de langues sont écrites dans des systèmes d'écriture non alphabétiques. Dès lors, le premier problème est d'apprendre à des élèves familiers de l'écriture latine à *déchiffrer* des caractères qui n'en relèvent pas, qui leur sont totalement étrangers. Ou, inversement, d'apprendre à des élèves familiers d'autres systèmes d'écriture comment déchiffrer, avant de l'oraliser, l'alphabet latin. Bornons-nous, là aussi, à quelques aperçus, après un bref détour par les prononciations du latin, langue qui a longtemps servi à enseigner le grec, l'hébreu ou l'arabe.

2.1. Des prononciations du latin, telles que pratiquées et telles qu'elles devraient l'être

- 30 Il est difficile de parler de l'enseignement / apprentissage du latin, de l'époque médiévale à la fin du XVIII^e siècle, en usant des catégories de la didactique des langues actuelle. À quelques très rares exceptions près (tel le jeune Montaigne au XVI^e siècle), le latin n'était pas la L1 des élèves, mais il leur était enseigné plus ou moins comme l'on a enseigné les L1 en Europe à partir du XIX^e siècle, en évitant autant que possible de recourir à une autre langue que lui-même (Besse 2012 : 17). Cet enseignement quasi « direct » du latin était rendu possible par le fait que cette « langue savante » n'était pas tout à fait étrangère aux élèves, au moins du point de vue de son oralité. Ils y avaient été familiarisés dès l'enfance par des prières apprises par cœur, et par la fréquentation d'offices religieux où, à l'exception du sermon prononcé en « langue vulgaire »¹¹, tout était en latin. Un latin oralisé, psalmodié et chanté par les clercs à partir de textes écrits, mais que les fidèles psalmodiaient et chantaient à l'oreille, sans trop le comprendre et encore moins le lire, par simple imitation auditive des officiants ; un latin dont les prononciations effectives variaient sensiblement selon que les uns et les autres étaient d'Italie (voir ci-dessus du Guez), d'Angleterre, de France, ou d'ailleurs.
- 31 Il s'ensuit qu'il est difficile de trouver, dans les manuels anciens de latin, l'équivalent des petits traités de « prononciation » de Palsgrave, du Guez ou Chantreau. Deux des

plus répandus, au moins chez les jésuites, celui de Jean Despautère [qui regroupe différents traités rédigés entre 1506 et 1509, publiés en 1537-1538] et celui de Manuel Alvarez [1572] n'en traitent pas. Symptomatique de cette indifférence à l'oralisation réglée des textes latins, le fait que, dans la somme que Colombat (1999) a consacrée à *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique*, il n'est quasi pas question des sons du latin¹².

- 32 Longtemps semble avoir été répandue la conviction que sa « prononciation » ne présentait pas de difficultés, qu'elle allait pour ainsi dire de soi, quelles que soient les L1 pratiquées par les élèves qui l'apprenaient. Kibbee (1989 : 15¹³) note que, pour « le maître de français au début du seizième siècle », l'oralisation des lettres du latin, celle du moins qu'il pratiquait, constituait « la prononciation de base » du français, les premiers grammairiens de cette langue accordant « trop d'autorité à l'alphabet latin, en insistant sur le fait que le son et la lettre jouissaient d'un rapport univoque » (*ibid.* : 20). Il nous semble qu'il en est allé souvent de même jusqu'au début du XVIII^e siècle. Ainsi, Comenius écrit-il (nous soulignons) dans sa *Novissima linguarum methodus* [1648] (2005 : 118) :

[Le latin] n'utilise aucune lettre qui ne soit pas déjà utilisée par toutes les autres langues. A l'évidence on ne trouve pas ici le *hain* de la langue hébraïque, ni le *hha* de l'arabe (que van Erpen évalue être le son le plus difficile de tous à prononcer), ni le *th* anglais, ni le *a* ou le *e* polonais qui se prononcent du nez. Non, la langue latine n'a que cinq voyelles qui se prononcent toujours uniformément et très clairement. Elle n'a pas non plus de ces consonnes dures ou mouillées qui vous tordent la bouche en tous sens, comme il arrive dans la langue slave. Dans l'ensemble donc tout y est facile.

- 33 Il est clair que, dans ce passage au moins, Comenius ne distingue guère la lettre du son, et que la « facilité » qu'il prête à la prononciation des lettres-sons du latin se retrouve, à son époque, chez bien d'autres. Tel Claude Fleury qui, en 1686, défend l'apprentissage de la lecture en latin plutôt qu'en français en se fondant sur la même conviction (1998 : 103) : « On fait lire en latin, parce que nous le prononçons plus comme il est écrit que le français ». Bref, on pourrait dire que, pour nombre de didacticiens des L2 avant la seconde partie du XVIII^e siècle, la prononciation coutumière des lettres du latin (qui était loin d'être la même partout) fonctionnait plus ou moins comme une sorte d'Alphabet Phonétique International (A.P.I.) pour ainsi dire naturel.
- 34 Signalons, toutefois, qu'on a tenté, à plusieurs reprises au cours des siècles, de régler plus uniformément la « prononciation » de cette langue « savante », et à des fins dont la préoccupation didactique n'était pas absente. Tel Érasme qui publie, en 1528, un *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione dialogus*, où il regrette que l'oralité des langues « vulgaires » (il y est question du néerlandais, du français, de l'anglais, de l'italien, de l'allemand et de l'espagnol) vienne altérer l'oralisation, tant par les élèves que par les maîtres, des textes latins et grecs.

2.2. De la « prononciation » du grec et de l'hébreu anciens

- 35 Quelle que fût la prononciation du latin avant et après Erasme, le grec et l'hébreu étaient enseignés / appris à partir de cette langue.
- 36 *Graecum est, non legitur*, locution ressassée depuis des siècles¹⁴ dans un Occident trop latinisé pour parler grec ou hébreu (anciens). Elle signifie que, se heurtant à des caractères illisibles, on n'y comprend rien, à la façon dont on dit en français actuel : *C'est du chinois (de l'hébreu) pour moi*. À l'époque médiévale, ce que Boulhol (2008 : 131)

dit de la France est sans doute applicable à bien d'autres contrées de l'Europe de l'Ouest, à savoir que « l'étude du grec (y) fut soit inexistante, soit exceptionnelle ». Des quinze manuels de grec recensés par le *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques* (H.E.L., hors-série n° 2, 1998), un seul a pour « métalangue » le latin, celui de Roger Bacon, dont l'unique manuscrit complet (du XIV^e siècle) ne fut publié qu'en 1902. D'après la notice qu'en ont rédigée Jean Lallot & Irène Rosier (*ibid.* : 29-30), ce manuel « témoigne d'une réelle originalité de conception : pour la première fois peut-être, le grec est décrit en latin (et en référence permanente au latin), comme une langue étrangère », et ils précisent qu'il s'agit d'un « ouvrage d'introduction au grec caractérisé par une étude très détaillée de l'alphabet » et par des « textes de lecture » présentés (nous soulignons) « sur trois niveaux se correspondant mot à mot : texte latin, *prononciation figurée* du grec en alphabet latin, texte grec ». À quels sons grecs et à quels sons latins pouvait correspondre cette « prononciation figurée » ? Pour Lallot & Rosier : « La prononciation décrite est celle du 13^e s. » Mais cette figuration des lettres grecques au moyen des lettres latines va-t-elle bien au-delà d'une simple translittération, plus ou moins attentive aux « diphtongues oculaires » propres aux deux alphabets ?

- 37 Pour ce qui est de l'hébreu (biblique), S. Kessler Mesguich recense, dans le même *Corpus* (H.E.L., hors-série n° 3, 2000), douze manuels, dont deux ayant pour « métalangue » le latin. Celui de Johanes Reuchlin, dont seule la première édition de 1506 comporte un « livre premier » (de 4 pages) où il est question de l'alphabet hébraïque, de « règles élémentaires de prononciation », et d'un « exercice pratique de lecture » (*ibid.* : 202). Et celui de Nicolas Clénard [1529], qui réserve quelques pages aux « règles de prononciation » des consonnes et des voyelles, sommairement présentées (*ibid.* : 208). Va-t-on, là aussi, au-delà d'un déchiffrement oralisé, « à la latine », des lettres hébraïques ?
- 38 Qu'en était-il de la prononciation du grec et de l'hébreu dans les collèges ouest-européens du temps ? Nous nous en tiendrons à ce qu'on peut en deviner (il n'en est pas explicitement question) à la lecture de la *Ratio studiorum* jésuite [1599] (1997). Le grec y était enseigné parallèlement au latin dès la classe de grammaire inférieure et à peu près de la même façon, mais plutôt l'après-midi et avec un horaire réduit (*ibid.* : 190). Pour les classes les plus avancées (humanités et rhétorique), il était prévu, « éventuellement », des « déclamations » en latin et en grec. Mais rien n'y est dit sur la manière dont les élèves devaient prononcer ces deux langues, là aussi peut-être parce qu'on s'en remettait à « la vive voix » des enseignants. Quant à l'hébreu, il était réservé aux futurs théologiens, qui apprennent à en « observer la force et le pouvoir des mots, les idiotismes propres à cette langue, et les préceptes de la grammaire » (*ibid.* : 114). Des « académies d'hébreu et de grec » étaient certes prévues, mais c'était afin de « se montrer capables de maintenir, en privé et en public, la connaissance et la dignité de ces langues » (*ibid.* : 91), et non de les parler. Il s'agissait seulement de savoir les citer à bon escient dans les controverses religieuses tenues en latin. Et ce, « d'après les originaux hébreux ou grecs [...] et seulement quand quelque divergence entre ces originaux et l'édition latine de la Vulgate réclame un accord, ou quand (leurs) idiotismes [...] contribuent à une plus grande clarté ou à une meilleure intelligence du texte » (*ibid.* : 109). Bref, on ne semble guère être allé au-delà de l'oralisation « à la latine » des lettres grecques et hébraïques.

2.3. À propos de quelques autres langues

- 39 Il en allait à peu près de même pour l'arabe classique. Thomas Erpenius (le van Erpen dont il est question dans la citation ci-dessus de Comenius) avait publié à Leyde en 1613 une *Grammatica Arabica*, dont une édition, légèrement remaniée, est parue à Paris en 1620 sous le titre : *Rvdimenta Lingvae Arabicae*. Elle était destinée à des lecteurs polyglottes, tant en langues « savantes » que « vulgaires », qui désiraient certes déchiffrer l'arabe classique mais aussi le prononcer à des fins sans doute, là aussi, plus exégétiques que communicatives.
- 40 Son *Liber primvs* (Erpenius 1638), sous-titré *De Elementis Lingua Arabicae*, traite, en 32 pages, d'abord des lettres-consonnes ensuite des trois lettres-voyelles de cette langue. Le tableau des premières est disposé en quatre colonnes et peut se lire de droite à gauche (comme l'arabe). À droite donc, la colonne de leurs différentes *Figura*, car elles se graphient différemment selon leurs places dans les mots¹⁵ ; ensuite leur *Nomen* arabe donné en caractères latins ; leur *Potestas* ou caractéristiques plus auditives qu'articulatoires ; et dans la colonne la plus à gauche, leur numéro d'*Ordo* dans l'alphabet canonique arabe. Quelques exemples : les quatre graphies de la première consonne (*Ordo* : 1) dénommée « Elif » (le *alif* actuel) se prononcent « spiritus lenis Graecorum » ; les quatre graphies de la quatrième, le « Thfe » (le *tha* actuel) sont dites *Blaesum* (« bégayées »), d'où sans doute leur curieuse graphie latine, comparable à celle de la neuvième dite aussi *Blaesum* (« Dhfal ») ; les quatre de la cinquième, le « Gjim » (le *jim* actuel), se prononcent comme le *G gallicum*, alors que celles de la dix-neuvième, le « Gain » (le *ghayn* actuel), se prononcent comme le *G Latinum*. Ce tableau est suivi de diverses explications quant aux différences des *Figura* selon leurs positions, et quant à leur prononciation (d'ordre articulatoire ou auditif). Quant au tableau des trois voyelles, dites « Fatha » (correspondant à « A vel E »), « Damma » (correspondant à « O vel V ») et Kefra » (à « I »), elles donnent aussi lieu à diverses explications, ainsi « fatha modo valet a clarum, modo e, vel a Anglicum, id est a ad e declinans ». Il s'agit donc bien d'enseigner, là aussi, à oraliser les lettres de cet alphabet non latin à l'aide de celles de l'alphabet latin, tel qu'alors prononcé, en s'appuyant parfois sur la prononciation d'autres langues européennes supposées connues des lecteurs. Ce *Liber primvs* ne se distingue donc de ceux de Palsgrave, du Guez ou Chantreau que par la nécessité d'enseigner à déchiffrer les lettres de l'alphabet arabe, en les translittérant dans celles de l'alphabet latin.
- 41 Dernier jalon, une courte incursion dans les manuels de français L2 destinés à des élèves accoutumés à des écritures non alphabétiques. Longtemps a prévalu, en Occident, un préjugé sur ces écritures exotiques qui les rendait encore plus incompréhensibles que celles du grec ou de l'hébreu. Ainsi l'abbé de Montmignon estimait que « les caractères de l'écriture chinoise ne sont autre chose que les traits mutilés d'une peinture originairement destinée à représenter les objets » (1785 : 1, n. 1). Préjugé dont on sait qu'il fonctionna comme un obstacle épistémologique au déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, obstacle que Jean-François Champollion parvint à surmonter en découvrant, grâce à la pierre de Rosette¹⁶, que les hiéroglyphes pouvaient aussi renvoyer à des sonorités (cf. Sven Öhman, *D.* 19 : 15). Découverte dont nombre de linguistes et de philosophes mettront du temps à tirer les conséquences, continuant à opposer les écritures alphabétiques aux écritures non alphabétiques, dites syllabiques, logographiques ou idéographiques, et estimant volontiers que les

premières étaient plus « évoluées » que les secondes et donc leurs supérieures. Ce n'est que depuis peu que toutes les écritures sont considérées, à des degrés et selon des modalités différentes, comme des écritures « mixtes ». Ainsi, dans ce qui s'écrit ordinairement *ils chantent*, il y a certes phonétiquement deux voyelles et trois consonnes [ilʃãt] mais l'une de ces consonnes y est notée par le digramme *ch*, et le *s* et le *ent*, qui ne se prononcent pas, y sont des sortes d'idéogrammes du « pluriel », tout comme la division par un blanc graphique, de ce qui à l'oral forme un tout, de *ils* et de *chantent* en fait deux sortes de logogrammes. Il en résulte que si l'on peut à peu près transcrire le chinois ou le japonais à l'aide de l'alphabet latin, on peut, tout aussi bien ou mal, transcrire cet alphabet au moyen des écritures traditionnelles chinoise ou japonaise. C'est, par exemple, ce qu'on peut observer dans certains manuels japonais de français L2 qui utilisent les *katakana*¹⁷ pour transcrire approximativement les sons du français.

3. Des « prononciations figurées » ou d'une qualification équivoque

- 42 L'expression *prononciation figurée*¹⁸ sert à désigner plus qu'à qualifier diverses manières d'enseigner la prononciation des L2, depuis celle de Roger Bacon à celle de Montmignon ou à celle de Passy et Rambeau dans leur *Chrestomathie française* [1897], sous-titrée (nous soulignons) « Morceaux choisis de prose et de poésie, avec *prononciation figurée* à l'usage des étrangers », laquelle s'appuie sur l'Alphabet Phonétique International (A.P.I.). Sans oublier que les écritures ordinaires, qu'elles relèvent d'une « orthographe naturelle » ou non, sont aussi, au moins localement, des « prononciations figurées ».

3. 1. Pratiques de « prononciation » et écritures ordinaires dans *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* n° 19

- 43 Les intervenants au colloque de Linköping ont fort bien décrit, sous des formulations diverses, ce qu'étaient, et sont encore, les pratiques de « prononciation » liées à l'écriture ordinaire des langues. Öhman (D. 19 : 16) fait observer que (italiques et majuscules originales) « la phonétique traditionnelle est la doctrine de la PRONONCIATION des expressions de l'écriture » ; Fischer (*ibid.* : 37) constate que toutes les « grammaires françaises parues en Espagne au XVII^e siècle [...] commencent par une étude des lettres, qui, en réalité, est une étude des sons » ; Minerva (*ibid.* : 53) dénonce, chez les grammairiens du même siècle, « l'ambiguïté de l'utilisation synonymique des termes *lettre* et *son* », ce qui fait que leurs analyses « phonétiques » décrivent « la prononciation correcte des sons représentés graphiquement » et non les « sons véritablement articulés dans la langue parlée » ; Maria José Salema (*ibid.* : 118) note que nombre d'auteurs considèrent « les lettres comme les éléments de base de la prononciation » ; Marcus Reinfried (*ibid.* : 185) regrette que « bien des grammairiens [du XVI^e au XIX^e siècle] identifient les sons du français aux graphèmes allemands sans en éclaircir les différences » ; et Turid Henriksen (*ibid.* : 207) parle de « règles d'orthographe dans le sens graphie-prononciation ».

- 44 À ces quelques citations, parmi bien d'autres possibles, ajoutons deux remarques de Konrad Schröder. Il note (*ibid.* : 243) que « the tradition of studying English without paying too much attention to the correct pronunciation continues well into the 19th century » (*ibid.* : 249). Tradition qui se retrouve dans bien d'autres pays et pour bien d'autres langues, presque chaque fois qu'une L2 est enseignée / apprise à des fins plus savantes que pragmatiques. Et il épingle (*ibid.*) « several specialized guides to English pronunciation » parus en Allemagne fin XVII^e-XVIII^e siècles, qui prétendaient enseigner à prononcer les lettres en L2 « par règle » : « The basic flaw of the presentation “by rule” was the fact that the textbook authors went from letter to sound, and not, as we do today in the teaching of modern languages, from sound to letter ». Plusieurs de ces intervenants montrent que ces pratiques d'oralisation réglées des lettres de la L2 ont perduré (en Italie, au Portugal, en Allemagne) tout au long du XIX^e et du XX^e siècle – en dépit des progrès de la phonétique et de l'émergence d'alphabets (dont l'A.P.I.) mieux aptes que les écritures ordinaires à transcrire la stricte oralité des langues. C'est que nombre de manuels de L2 ont échappé, et échappent encore, à la « véritable révolution méthodologique » (Galazzi 2002 : 27) qui a eu lieu, en Europe, à la fin du XIX^e siècle. Un seul exemple : dans la préface à un opuscule titré *La Prononciation et l'Accentuation anglaises en tableaux synoptiques*, l'auteur, professeur agrégé au lycée de Marseille, écrit qu'on perd beaucoup de temps à corriger de multiples fautes « que les élèves ne feraient pas s'ils avaient appris à lire l'anglais comme les petits anglais apprennent à le lire, ou comme ils ont appris eux-mêmes à lire le français » (Lestang 1901 : V).

3.2. Distinguer terminologiquement ces « prononciations figurées »

- 45 Dans les actes du colloque de Linköping/Vadstena, elles sont parfois dites *phonétiques* (cf. Öhman parlant de « phonétique traditionnelle », ou le titre de la communication de Schröder : « The Teaching of English Phonetics... »), sans que le terme y ait strictement le sens technique qu'il prendra au cours du XIX^e siècle. Elles y sont aussi parfois qualifiées de *prononciation figurée* mais rarement, comme si les intervenants craignaient d'user d'une expression par ailleurs couramment utilisée pour bien d'autres pratiques.
- 46 Swiggers (1990 : 35) a proposé de qualifier ces pratiques de *graphophonétiques*, ce qui est pertinent, à la restriction près que *phonétique* doit y être entendu (comme, ci-dessus, chez Öhman ou Schröder) au sens de *phonique*. Pourquoi pas *graphophonique* ? Ou bien *grammatophonique*, néologisme d'origine grecque tout comme les précédents, mais qui présente l'avantage de rattacher ces pratiques de prononciation à la grammaire, à l'antique science des *grammata*, dont elles procèdent plus que de la science relativement moderne de la phonétique¹⁹.
- 47 On s'est borné ici à baliser ces pratiques grammatophoniques à l'aide de quelques exemples, sans trop en pousser l'analyse, faute de place mais aussi de compétence. Reste à en mener une étude plus méthodique, collective si possible, qui les distinguerait des autres « prononciations figurées » telles qu'elles ont été pratiquées, en Occident et hors d'Occident, pour aider les élèves à prononcer « correctement » une langue non native. Le recours à l'A.P.I., depuis la fin du XIX^e siècle, se veut moins bricolé ou plus « scientifique », il n'en est pas, pour autant, la fin de l'histoire.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Sources primaires :

CHANTREAU, Pierre Nicolas (1812) [1781]. *Arte de hablar bien francés ó Gramática completa dividida en tres partes* [...]. Sexta impresion. En Madrid : en la Imprenta de Sancha.

ERPENIUS, Thomas [Thomas Van Erpe ou Arpen] (1638) [1613]. *Rvdimenta Lingvae Arabicae. Accedunt ciusdem Praxis Grammatica, & Concilium de studio ARABICO feliciter instituendo.* Lvtetiae Parisiorvm : Svmptibus Societatis Typographicae. Officij Ecclesiatici, Iuffu Regis constitutae.

FLEURY, Claude (1998) [1686]. *Traité du choix et de la méthode des études*. Introduction de Bernard Jolibert. Paris : l'Harmattan.

COMENIUS, J. A. (2005) [1648] : *Novissima linguarum methodus*. La toute nouvelle méthode des langues. Trad. française par Honoré Jean. Genève-Paris : Librairie Droz.

L'éclaircissement de la langue française par Jean Palsgrave, suivi de la grammaire de Giles du Guez, publiés pour la première fois en France par F. Génin. Paris : Imprimerie nationale, 1852.

LESTANG, Pierre (1901). *La Prononciation et l'Accentuation anglaises en tableaux synoptiques*. Marseille : Librairie P. Ruat.

MONTMIGNON, Jean-Baptiste, abbé de (1785). *Système de Prononciation figurée applicable à toutes les langues*, Et exécuté sur les Langues François & Angloise. Paris : chez Royez.

PASSY, Jean-Bénigne & RAMBEAU Adolphe (1908) [1897]. *Chrestomathie française*. Morceaux choisis de prose et de poésie, avec prononciation figurée à l'usage des étrangers. Troisième édition revue et corrigée. Leipzig et Berlin : B. G. Teubner / New York : G.E. Stechert & Co.

Ratio studiorum (1997) [1599]. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus. Édition bilingue latin-français. Présentée par A. Desmoustier et D. Julia, traduite par L. Albrieux et D. Pralon-Julia, annotée et commentée par M.-M. Compère. Paris : Belin.

Sources secondaires :

AUROUX, Sylvain (1992). « Note sur les progrès de la phonétique au 18^e siècle ». In Sylvain Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, tome 2. Liège : Mardaga, 598-606.

BESSE, Henri (2012a). « Éléments pour une "archéologie" de la méthode directe ». *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 49, 11-30.

BESSE, Henri (2012b). « L'Équipée de la SIHFLES, ou d'un projet à ses réalisations ». In *SIHFLES, 25^e anniversaire*, CIEP Sèvres, 14 décembre 2012. Paris : Le français dans le monde et l'Institut français, 45-61.

BOULHOL, Pascal (2008). *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale, VI^e-XV^e siècle*. Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence.

- COHEN, Marcel (1946). *Le français en 1700 d'après le témoignage de Gile Vaudelin*. Paris : Honoré Champion.
- COLOMBAT, Bernard (1999). *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie*. Grenoble : ELLUG-Université Stendhal.
- FOURNIER J.-M. (2007). « La généralité dans les théories du son à l'âge classique », *Histoire Épistémologie Langage*, tome XXIX, fascicule 1, 85-103.
- GALAZZI, Enrica (2002). *Le son à l'école. Phonétique et enseignement des langues (fin XIX^e siècle-début XX^e siècle)*. Brescia : Editrice La Scuola.
- HAMMAR, Elisabet (éd.) (1997). *Phonétique et pratiques de prononciation. L'apprentissage de la prononciation : chemin parcouru jusqu'à nos jours. Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 19.
- H.E.L. (*Histoire Épistémologie Langage*) (1998, hors-série 2) (2000, hors-série 3). « Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques ».
- KIBBEE, Douglas A. (1989) : « Enseigner la prononciation du français au seizième siècle ». *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 3 : 15-20.
- SWIGGERS, Pierre (1990). « Histoire et historiographie du français : modèles, objets et analyses », *Études de linguistique appliquée* 78, 27-47.
- THUROT, Charles (1966) [1881]. *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d'après les témoignages des grammairiens*. Deux volumes. Genève : Slatkine.

NOTES

1. On pourra se reporter à la bibliographie de G. Kahn dans ce même numéro.
2. Pour économiser les caractères, nous citerons les auteurs (une vingtaine) de ces actes (cf. Hammar éd. 1997) en nous référant à la pagination de ce numéro (sous la forme D. 19 : page citée), sans rappeler les titres de leurs communications dans notre bibliographie. La SIHFLES a aussi organisé une journée d'étude à Mons sur la « méthode verbo-tonale » de P. Guberina, dont il ne sera pas question ici.
3. Dans les exemples dont nous ferons des citations, nous nous en tiendrons (là aussi pour des raisons d'économie) à des manuels imprimés en caractères latins ; et pour éviter de multiples traductions, à des manuels usant du français, de l'anglais et du castillan, langues que l'on suppose relativement compréhensibles aux lecteurs de cette revue.
4. Où elle est suivie de celle du manuel du Guez (cf. ci-après). Nous en suivrons fidèlement l'orthographe sans la confronter à celle des éditions plus récentes.
5. La réédition qu'en a fait Slatkine en 1972, présentée comme une reprise de l'édition originale de 1532, est non paginée et couvre environ 120 pages.
6. Telles les nourrices chargées de parler aux infans une autre langue que celle usuellement pratiquée dans leur famille, ou ceux qui enseignent une L2 au seul moyen d'elle-même faute d'être à même de parler la L1 de leurs élèves.
7. Denise Fischer (D. 19 : 37-50) en traite dans les actes de Linköping mais par rapport aux auteurs espagnols de manuels de français L2 de son temps.
8. Il s'agit de la Sexta impresion, chez le même éditeur que la première et qui n'en diffère que peu.
9. Traduit en français dans les dictionnaires contemporains par épeler ou articuler.
10. P. équivaut à pronunciese.

11. En 794, une assemblée d'évêques réunie à Francfort rappelle que le dieu des chrétiens peut être prié dans d'autres langues que le latin ou le grec, leur dieu étant apte à parler dans la langue de chacun (croyance qui jouera un grand rôle dans la reconnaissance et l'étude par les lettrés occidentaux des langues vulgaires). Et en 813, une autre assemblée réunie à Tours décide que les sermons seront dits désormais en « langue rustique romane ou tudesque » (*rusticam Romanam linguam aut Theodiscam*).
12. Deux pages exceptées, relatives aux *Rudimenta grammatices* de Niccolò Perotti [ca 1470], où Colombat rappelle que, en latin comme en grec, il existait deux termes pour désigner la lettre (*gramma* / *stoikheion* ; *litera* / *elementum*), et que certains auteurs ont essayé de les différencier en réservant l'un aux lettres et l'autre aux sons qu'elles servent à noter.
13. La revue de la *Sihfles*, qui ne dépassait pas alors une trentaine de pages, n'en a publié qu'une partie (D. 3 : 15-20).
14. Dans le *Julius Caesar* de W. Shakespeare, (1603) *Servilius Casca* dit à *Cassius* à propos d'un discours que *Cicéron* vient de faire en grec : *It was Greek to me*, formule qui se retrouve dans les expressions *That's Greek to me* ou *It's (all) Greek to me*. Et l'expression latine apparaît sous la plume de V. Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, dans un chapitre où est cité un mot grec qui serait (d'après sa préface de 1832) à l'origine de son roman.
15. On en distingue généralement trois (en début, milieu et fin de mot), mais *Erpenius* en donne systématiquement quatre, même quand il n'y a pas quatre graphies différentes.
16. Où le même décret est gravé en deux langues, l'égyptien et le grec anciens, et trois écritures, hiéroglyphique, démotique et alphabet grec.
17. L'écriture japonaise traditionnelle utilise trois types de caractères, les *kangi* (proches des caractères chinois), les *hiragana* (caractères syllabiques) et les *katakana*, caractères aussi syllabiques dont on se sert pour transcrire les mots étrangers.
18. Dont nous ne savons pas exactement quels sont les équivalents dans les autres langues européennes.
19. Il est possible que ces néologismes passent moins aisément dans d'autres langues (par exemple, en anglais ou en allemand).

RÉSUMÉS

L'enseignement de la prononciation du français langue étrangère (L2) est longtemps passé par des règles qui ne dissociaient pas les sons des lettres servant ordinairement à les écrire. Visant à aider les élèves à oraliser ces lettres autrement qu'ils étaient accoutumés à le faire dans leur langue maternelle (L1), ces règles étaient d'ordre contrastif (L2-L1) et formulées en termes plus ou moins articulatoires ou auditifs. Bien étudiées dans les manuels de français L2 des XVII^e-XIX^e siècles, ces règles l'ont moins été dans ceux du XVI^e siècle, ainsi que dans ceux destinés à des élèves accoutumés à des alphabets ou systèmes d'écriture non latins. Le propos de cet article est donc d'interroger, plus qu'il ne l'a été jusqu'alors, cet enseignement « phonétique » en l'inscrivant dans la longue durée (de l'époque médiévale à nos jours) et dans un cadre plus large quant aux langues et écritures concernées.

The teaching of the pronunciation of French as a foreign language (L2) has relied for a long time on rules, which did not dissociate sounds from the letters commonly used to write them. Aimed at helping students to render orally those letters otherwise than they usually did in their mother

tongue (L1), these rules were of a contrastive order (L2-L1) and formulated in more or less auditive or articulatory terms. While well-studied in the case of the 17th to 19th century L2 French textbooks, those rules were less so concerning those of the 16th century, as well as in those written for students used to non-Latin scripts or alphabets. The aim of the present article is therefore to investigate further than done until now, such as 'phonetic' teaching over the long term (from the Medieval era to this our day) while widening the range of scripts and languages under consideration.

INDEX

Mots-clés : Langues étrangères. Prononciation. Transcription. Translittération. Prononciation figurée.

Keywords : Foreign Language. Pronunciation. Transcription. Transliteration. Figured Pronunciation.

AUTEUR

HENRI BESSE

ENS de Lyon